EXTRAIT DE L'ENCYCLOPÉDIE DES GENS DU MONDE,
Tome XIV, 2e partie, pages 749 et suivantes.

9

RELATION
DE L'EXPÉDITION SCIENTIFIQUE
DES FRANÇAIS EN ÉGYPTE EN 1798.



INSTITUT D'ÉGYPTE et COMMISSION DES SCIENCES ET ARTS. On a vu à l'article *Expédition d'*ÉGYPTE, la succession des événements qui ont signalé cette audacieuse entreprise depuis l'origine jusqu'au dénouement : il nous reste à montrer, dans un tableau succinct, comment les sciences, les lettres et les arts se sont associés à la glorieuse conquête des Français. Quelque brillants qu'aient été les exploits de leurs armes dans ces mémorables campagnes, quels que soient les obstacles et les périls qu'ait eus à surmonter la vaillante armée d'Orient, peut-être n'y a-t-il pas moins de succès à signaler dans les découvertes et les travaux scientifiques faits dans le même temps.

Le tableau de ces travaux se divise naturellement en deux parties : l'une, le récit des travaux de la commission des sciences et de l'Institut d'Égypte ; l'autre, le plan de l'ouvrage qui est le fruit de leurs recherches. Ceux qui l'ont lu ont tous pu remarquer qu'il avait été publié sous la forme d'une suite de mémoires, ou d'une collection académique, et non sous la forme d'une relation. Les voyageurs ont évité de se mettre en scène ; ils ont supprimé les récits, les épisodes et tout ce qu'on rencontre de plus ou de moins dramatique dans les voyages ordinaires ; ils n'ont pas même narré la marche des découvertes, et ils ont écrit comme s'ils n'avaient pas été acteurs. Si leur ouvrage est ainsi devenu plus grave, plus uniforme et plus substantiel, il faut convenir qu'ils ont aussi perdu beaucoup de l'intérêt que chacun pouvait inspirer. Nous essaierons de remplir cette lacune, malgré le petit nombre des pages qui nous sont accordées ici.

Dès le 20 avril 1798, les passeports avaient été délivrés aux membres de la commission des sciences et arts d'Égypte qui devaient se rendre à Toulon sous la conduite de Berthollet. L'autre chef de l'expédition savante, Monge, était encore en Italie : il devait s'embarquer à Civita-Vecchia et rejoindre la flotte avec un convoi. Du 1er au 8 mai, presque tout le monde arriva au port d'embarquement ; l'ordre était de s'embarquer le 9. Le général en chef arriva le même jour (9 mai). Dès le 15 on devait mettre à la voile ; mais le général Bonaparte ne se rendit sur *l'Orient* que le 17 : le 19, toute la flotte appareilla. Les membres de la commission des sciences, au nombre de plus de cent, étaient répartis sur 15 à 16 bâtiments de guerre, vaisseaux de ligne et frégates.

Voici comme était composé le corps de la commission scientifique : 1° Les *Sciences mathématiques et leurs applications* étaient représentées par 4 géomètres, 3 astronomes, 3 mécaniciens (et 12 auxiliaires) ; 2° le *Génie civil*, par 19 ingénieurs des ponts et chaussées, 13 ingénieurs-géographes, et 4 ingénieurs des mines ; 3° les *Sciences naturelles*, par 7 chimistes, 3 zoologues, 3 botanistes et 4 minéralogues ; 4° la *Littérature*, par 2 antiquaires, 8 orientalistes, 2 littérateurs ; 5° l'*Art de guérir*, par 5 médecins et chirurgiens et 2 pharmaciens

principaux (sans parler du corps des médecins et chirurgiens de l'armée); enfin, 6° les *Beaux-Arts*, par 2 musiciens, 4 architectes, 5 peintres et dessinateurs, 1 sculpteur, 1 graveur; à quoi il faut joindre 4 élèves de l'École polytechnique non encore classés, et deux typographes chefs. Les membres des deux premières séries sortaient généralement de l'École polytechnique et des écoles d'application. Monge, Berthollet, Fourier (*voy.* leurs articles), Costaz, étaient des professeurs ou examinateurs de cette école; 26 ingénieurs ou auxiliaires, et 4 chimistes sortaient de l'École polytechnique, en tout 34 personnes ou le tiers à peu près de toute la commission scientifique. Nous reviendrons sur cette circonstance importante qui explique l'exactitude consciencieuse des recherches, et la précision des résultats; on peut affirmer, en effet, que si l'esprit mathématique n'avait pas présidé à tous les travaux, animé ou guidé les explorateurs, on n'aurait eu qu'une relation comme tant d'autres, et que l'ouvrage eût été à recommencer, le voyage à refaire. Aucune idée de personnalité n'inspirait ces voyageurs de nouvelle espèce; tous ne pensaient qu'à une chose, la conquête de faits nouveaux pour contribuer à l'amélioration du pays et à l'honneur de la patrie, contents et heureux du seul plaisir attaché à la découverte de la vérité.

Parmi les hommes distingués faisant partie des armes savantes, le génie militaire, l'artillerie, le génie naval, ou de l'administration de l'armée, et qui ont été appelés la plupart à faire partie de l'Institut du Caire, il suffira ici de nommer d'abord Andréossy, Caffarelli, Malus, Bertrand, Reynier, le général Bonaparte lui-même, et son aide-de-camp Sulkowski.

A peine l'expédition touche-t-elle aux rives de l'Afrique, les travaux de la commission commencent. Le général en chef, maître d'Alexandrie, précipite l'armée sur l'ennemi; Kléber lui succède dans cette place qui est la clef de l'Égypte. A son ordre, les ingénieurs des ponts et chaussées et les ingénieurs-géographes se mettent à l'œuvre: les premiers, au nombre de six, relèvent toute la côte, depuis le Marabout jusque vers Aboukir, les passes des deux ports et les sondes; les autres, au nombre de trois, font le plan des trois villes, la ville grecque, la ville arabe et la ville turque; ceux-ci assujettissent leur plan à une chaîne de triangles; les astronomes Nouet et Quesnot déterminent avec précision la longitude et la latitude du Phare et de plusieurs points. En moins de deux mois, cet immense travail est terminé, et cependant il fallait en même temps s'acclimater et braver la contagion; la chaleur était accablante et la peste n'était pas éteinte; les Bédouins venaient insulter jusqu'aux murs de la ville turque; une fois l'astronome et les géographes, observant à la porte de la colonne de Pompée, sont assaillis par les cavaliers arabes, qui laissent deux Français sur le sable. C'est ce grand plan géométrique d'Alexandrie et des environs qui est réduit à deux cartes dans la *Description de l'Égypte* *, il aurait pu remplir un atlas; Kléber reçoit en même temps des mémoires détaillés sur Alexandrie. Il résultait des sondes faites par les ingénieurs que la grande passe du port vieux aurait donné accès à la flotte, et que *l'Orient* lui-même, en désarmant une des trois batteries, y pouvait faire son entrée sans difficulté. Nous avons dit (*voy.* T. IX, p. 291) le malentendu qui avait empêché de sauver la flotte, et le désastre qui en fut la suite. L'effet produit par la catastrophe est inexprimable, le désespoir était partout; cependant les ingénieurs ne suspendirent pas leur travail d'un seul instant.

Pendant ce temps, l'Institut d'Égypte se constituait au Caire; le général en chef, vainqueur aux Pyramides (*voy.*) et à Salahyéh, avait expulsé le reste des beys et des Mamelouks. Deux palais principaux furent assignés à l'Institut et à la commission des sciences: celui de Hassan-Kachef et celui de Cassim-Bey. Le 6 fructidor an VI, un mois seulement après la prise du Caire, l'Institut tint sa première assemblée dans la maison de Hassan-Kachef, sous la présidence de Monge; le but de cette création est clairement énoncé par les mots suivants, extraits de

(*) Planche 31, *Antiq.*, vol. V; et pl. 84, vol. IIe, *État moderne*.

ses procès-verbaux : « L'Institut du Caire « doit principalement s'occuper : 1° des « progrès et de la propagation des lumiè- « res en Égypte; 2° de la recherche, de l'étu- « de et de la publication des faits naturels, « industriels et historiques de l'Égypte. « L'Institut est divisé en 4 sections, ma- « thématiques, physique, économie poli- « tique et arts : chaque section est com- « posée de 12 membres; les procès-ver- « baux sont envoyés à l'Institut de France. « Les séances ont lieu tous les cinq jours, « deux fois par décade. »

Dès la première séance, après s'être occupé des questions urgentes relatives aux subsistances de l'armée et à la défense du pays, on posa la suivante, qui montre assez la sollicitude éclairée des Français pour le bonheur de l'Égypte et pour la sécurité de leur établissement sur cette terre lointaine : « Quelle est en Égypte la situation de la jurisprudence, de l'ordre judiciaire civil et criminel, et de l'enseignement; quelles sont les améliorations possibles dans ces parties, et désirées par les gens du pays? »

Monge fut nommé président, Bonaparte vice-président, Fourier secrétaire perpétuel. La classe de *mathématiques* comptait parmi ses membres Andréossy, Bonaparte, Costaz, Fourier, Girard, Malus, Monge, Nouet, etc.; la *physique*, Berthollet, Conté, Delile, Desgenettes, Dolomieu, Dubois, Geoffroy, Savigny, Larrey, etc.; l'*économie politique*, Caffarelli, Sulkowski, Corancez, Reynier, Desaix, etc.; la *littérature et les arts*, Denon, Parseval, Venture, Kléber, Dutertre, Redouté, Lepère, Rigel, Protain... Nous ne citerons pas d'autres noms, nous ne donnerons pas d'autres détails sur cette compagnie savante; on trouvera ces détails dans la *Décade Égyptienne* (imprimée au Caire, 3 vol. in-4°), ainsi que les principaux mémoires lus dans les séances. Il est seulement bien regrettable que ses archives, ses papiers et les minutes des mémoires aient été perdus à Paris. Le dépôt en a été fait par Fourier au ministère de l'intérieur; il en a retiré un reçu en forme, et cependant jamais on n'a pu en retrouver la trace. Espérons que ces riches et précieux documents se retrouveront un jour intacts dans quelque dépôt public ou privé.

Ce n'était pas, même en 1798, un médiocre lustre pour une assemblée littéraire que la présence du général Bonaparte. Monge, qui le premier peut-être devina toute la portée de cet étonnant génie, aimait à lui céder la parole et même la présidence. Un jour, que le général en chef interrogeait les membres les plus instruits sur l'état du pays et se plaignait du manque de bois et de fer que le blocus anglais rendait encore plus affligeant, étonné de ne recevoir aucune solution, il prit subitement la parole, et, dans une improvisation aussi vive et rapide que lumineuse et brillante, il posa la question, sonda le mal et indiqua le remède. « Ne soyons pas surpris, dit-il, de « la pauvreté actuelle de l'Égypte, cette « terre si riche, en bois de construction : « elle n'en a jamais eu. C'est à l'Abyssi- « nie de les lui fournir : là sont des Alpes « inconnues; elles sont couronnées de « pins et de forêts vierges; c'est là qu'il « faut aller faire des coupes de mâtures; « on fera sauter les cataractes, on jettera « les arbres dans le Nil; en quinze jours, « il nous apportera sans frais de quoi bâ- « tir des maisons, des palais et des vais- « seaux. » Cette pensée était le coup d'œil de l'aigle. Deux ans après, nous découvrions de grandes sculptures antiques dans les monuments; les armées égyptiennes, transportées dans un pays montagneux, y étaient représentées faisant abattre aux peuples vaincus de grands arbres destinés sans doute à l'usage de leur pays.

Nous ne devons pas passer sous silence un trait qui honore également les savants anglais et les savants français. Le voyageur Hornemann (*voy.*) se trouvait au Caire à l'arrivée de l'armée, et par conséquent prisonnier de guerre. A la voix de Monge, de Berthollet, le général en chef lui donna des passeports et un sauf-conduit, et il put librement accomplir son voyage dans l'intérieur de l'Afrique. Malheureusement la mort a frappé Hornemann avant qu'il ait pu rédiger lui-même sa relation et rendre témoignage de la protection française.

Aussitôt l'armée maîtresse de l'Égypte inférieure, les travaux scientifiques com-

mencèrent partout. Nous avons dit ce qui avait été fait dès les premiers jours à Alexandrie et dans le désert voisin, presque sous le feu des Arabes, par les astronomes et les ingénieurs. Pendant ce même temps, d'autres ingénieurs étaient expédiés dans les provinces, étudiaient le régime du Nil, réparaient les canaux, les chaussées et les digues; le canal d'Alexandrie était curé et rétabli pour la navigation; l'on observait le nilomètre de l'île de Roudah, on introduisait des cultures nouvelles, on entretenait les palais et les édifices publics, et toujours en respectant les monuments du culte, les mœurs et la religion. On a dit que les corps civils scientifiques étaient au nombre de trois, les ingénieurs des ponts et chaussées, les ingénieurs des mines, les astronomes et les ingénieurs-géographes; les corps militaires étaient aussi au nombre de trois, les officiers du génie, les officiers d'artillerie et les ingénieurs de vaisseaux: ceux-ci s'occupaient des moyens de défense; ceux-là de la connaissance et de l'amélioration du pays. Le savant général du génie Caffarelli (*voy.*), chef de l'état-major général, donnait l'impulsion à tous les travaux à la fois, sous l'inspiration du chef suprême de l'armée: de là l'unité, l'activité qui présidaient à tout. Plus actif que tous, quoique privé d'une jambe, il conduisait ou plutôt il dominait toutes les affaires par son énergie et son habileté. Le premier des trois corps civils avait pour chefs Lepère et Girard; le second corps, Nouet l'astronome et l'ingénieur Testevuide, ancien directeur du cadastre de Corse; le troisième, Dolomieu. Ces noms disent assez. N'oublions pas un établissement qui a été bien utile pendant le cours de l'expédition et dès les premiers jours, même à bord du vaisseau amiral, l'imprimerie du gouvernement; de là émanaient des publications quotidiennes, soit pour l'armée, soit pour la population. Marc-Aurel en fut le chef quelque temps; bientôt un élève de M. de Sacy, Marcel, fut le directeur de l'imprimerie française-orientale: il rendit, par son activité et son dévouement, de signalés services.

Un artiste célèbre, Denon (*voy.*), peu content d'assister aux préparatifs des expéditions scientifiques, trouva le moyen de les précéder toutes en se mettant à l'avant-garde de l'armée du Saïd. Le premier, il remonta dans la Haute-Égypte, partageant avec Desaix (*voy.*) les fatigues, les dangers et presque la gloire, bien payé par le bonheur de voir et de dessiner, avant tous, les merveilles de la Thébaïde, de les emporter en quelque sorte dans son portefeuille. C'est dans son livre, qui a eu le succès d'un roman, qu'il faut lire ces vives impressions dont son voyage fut rempli, des pyramides aux cataractes.

Au milieu des mouvements de la guerre, des attaques des Arabes, des incursions des Mamelouks, des révoltes de quelques villages, le caractère français marquait partout son empreinte. Dans toutes les villes, et surtout au Caire, on créait des moyens de distraction: l'on ouvrait des jardins; aux établissements d'art, de science et d'utilité, on joignait des lieux d'amusement et même les jeux du théâtre; tout partait d'un double centre, de l'Institut et du quartier-général qui étaient le foyer commun, c'est-à-dire de Monge et de Caffarelli, aidés de leurs savants amis. Les ateliers de mécanique, à la voix de Conté et de son digne collaborateur Coutelle (*), s'élevaient à côté du palais de l'Institut pour fournir aux sciences comme aux arts de la guerre une multitude d'instruments les plus divers; ils élevaient des ballons dans les airs pour frapper l'esprit en même temps que les yeux de la population; le laboratoire de Berthollet et de Descostils servait aux travaux chimiques et était ouvert aux indigènes qui venaient assister aux expériences les plus curieuses de la physique; la fabrication des monnaies était améliorée par les soins de Samuel Bernard, aidé de Corancez et de Raffenean. Le jardin d'acclimatation et l'école de botanique recevaient toutes sortes de végétaux étrangers sous la direction de Delile et de Nectoux. On s'occupait de l'indigo, de l'olivier, de la vigne et du nopal pour la culture de la cochenille. L'histoire naturelle s'enrichissait de précieuses acquisitions pour former les collections de Geoffroy, de Savigny, de Delile,

(*) Le même qui avait coopéré à la victoire de Fleurus (*voy.*), par son ascension aérostatique.

de Dolomieu, de Rozière et de Cordier; nos zélés artistes, Lepère, Protain, Dutertre, Redouté, Cécile et Balzac remplissaient leurs cartons de dessins de toute espèce. Une riche bibliothèque était ouverte au palais; des écoles spéciales se fondaient pour les mathématiques et les sciences. A l'appel de Desgenettes et de Larrey (*voy.* ces noms), les médecins observaient, décrivaient la topographie médicale et les maladies existantes. On étudiait les lois, les mœurs, les coutumes, les habitudes des Égyptiens, ainsi que leurs jeux et leurs poésies; Costaz déterminait avec précision leurs poids et leurs mesures; leur musique était savamment approfondie par Villoteau, qui recueillait leurs chants et ramassait leurs instruments; pendant que nos orientalistes, Jaubert, Marcel, Delaporte, Raige, Belletête, et Venture à leur tête, s'appliquaient à l'étude de la langue littérale et de la langue vulgaire, comme à celle des manuscrits renfermés dans les médréceb * et le koutbyéb **. Lancret, Chabrol, Fèvre, Jollois, Devilliers, Raffeneau, Favier, Arnollet, Du Boisaymé, Caristie, etc., répandus dans les provinces, s'occupaient de l'irrigation et de l'entretien des digues sous la direction de Lepère. Les ingénieurs-géographes Jacotin, Simonel, Jomard, Corabœuf, Bertre, Lecesne, etc., sous la direction du premier, assujettissaient leurs opérations géographiques aux déterminations astronomiques et aux calculs trigonométriques de Nouet l'astronome. Enfin la littérature européenne avait aussi ses représentants dans Parseval-Grandmaison, Ripault et autres, qui communiquaient leurs travaux dans les séances de l'Institut. Deux recueils périodiques, le *Courrier de l'Égypte* et la *Décade égyptienne*, dirigés par Costaz et Desgenettes, faisaient connaître tous ces travaux aux extrémités du pays; enfin tout marchait de front pour l'établissement de la colonie militaire, comme pour l'amélioration de l'Égypte.

Le pays n'était pas tellement soumis que les ingénieurs pussent se livrer à leurs travaux en toute sécurité: loin de là, ils devaient marcher munis d'une escorte qui n'était pas toujours suffisante. Le peintre Joly avait été assassiné dans le Delta Dulion, noyé dans le Nil; et Champy fils avait péri sur la mer Rouge. L'industrieuse nécessité, et l'expérience acquise qui est aussi une force, leur enseignaient à vaincre les obstacles, et ils avaient appris à *disputer le terrain qu'ils avaient à mesurer*. Sur les deux rives du Nil, comme sur les deux chaînes de montagnes que le fleuve sépare, et dans les déserts voisins, ils avaient à déterminer toutes les positions, la population et l'espèce des habitants, le cours des canaux et leur importance, les chaussées et les digues, les ponts et les ouvrages d'art, la division des bassins d'irrigation, le nombre des machines à arroser, en un mot toute la description géographique, topographique et statistique de ces contrées. C'est ainsi qu'après trois années de travaux, les ingénieurs-géographes, avec le concours des officiers du génie et des ingénieurs des ponts et chaussées, ont pu former le grand atlas topographique, en 53 feuilles, qui fait partie de la *Description de l'Égypte*. Ils notaient soigneusement, sur leurs cartes, les monuments, les ruines et tous les vestiges antiques, de façon à déterminer l'emplacement des anciennes villes. On a pu alors, pour la première fois, faire un tableau topographique complet du pays ancien et moderne, de la mer à Memphis, de Memphis au Fayoum, du Fayoum à Thèbes, de Thèbes jusqu'à la Nubie.

Les combats à soutenir et les dangers à braver (l'ennemi en face) n'étaient rien en comparaison des révoltes des villes et des mouvements subits qui venaient quelquefois troubler les travaux ou retarder les expéditions les mieux concertées. L'épreuve la plus cruelle fut l'insurrection du Caire. Un jour, sans cause connue, la population de cette grande ville s'émut tout d'un coup; trois cents Français furent frappés, quatre ingénieurs furent assassinés dans les rues, Duval et Thévenot du corps des ponts et chaussées et Testevuide, le directeur du cadastre. Tout fut mis au pillage: la maison de Caffarelli, c'est-à-dire de l'état-major, fut bouleversée de fond en comble, et tous les instruments détruits ou emportés; on

(*) Les collèges des mosquées.
(**) Le quartier de la librairie au Caire.

sait que le commandant de la place, le général Dupuy, fut une des premières victimes. Ici commence pour les habitants du quartier de l'Institut une de ces crises dont on ne perd jamais la mémoire. Coupé du quartier-général dont il est éloigné d'une lieue, il reste sans secours, sans armes, en présence d'une multitude furieuse, déjà exaltée par le sang répandu. Tous se réfugient dans le palais de Hassan-Kachef. On distribue les postes; les sabres et les épées tiennent lieu de fusils; les couteaux deviennent des piques, et les instruments de mécanique, des armes ou des armures; on fortifie les murs, on garde les issues; on veille toute la première nuit dans l'espoir que des troupes arriveront pour nous débloquer et nous conduire en lieu sûr, mais cette attente ne se réalise point. Les alertes se succédaient presque sans interruption; Monge et Berthollet donnaient l'exemple de la fermeté, de la présence d'esprit. Cependant, du côté du jardin, la seule barrière pour arrêter les insurgés était un faible treillage; leurs maisons dominaient la nôtre. Des milliers de cris semblaient à tout instant annoncer une irruption. Enfin, après une nuit d'alarmes, deux guides arrivent du quartier-général, après s'être fait jour en tirant tout le long de la route sur toutes les fenêtres ouvertes; ils apportent des nouvelles, mais non du secours. La journée se passa comme la première; Du Boisaymé, l'un de nos ingénieurs, eut la hardiesse de sortir seul, en pleine révolte, et d'aller à la découverte. Le troisième jour, des moyens de siége imposants furent transportés à la citadelle et sur la montagne; de là on frappa efficacement le centre de l'insurrection, le noyau des révoltés; les Bédouins, qui étaient accourus du désert, quittèrent la ville; les maisons assiégées par la populace furent délivrées, le quartier de l'Institut dégagé, et le palais de Hassan-Kachef remis en communication avec le quartier-général. Après la douloureuse perte de quatre des nôtres, aucune n'était plus fâcheuse que celle de tous ces instruments des sciences et des arts apportés de France pour toute la durée de l'expédition. Que fera-t-on sans instruments? La colonie militaire, heureusement, possédait Conté; à la première question du général Bonaparte: « Qu'allons-nous faire sans outils? » Conté répondit : « Eh bien ! nous ferons les outils, » et il fit comme il avait dit.

A ce tableau opposons une scène moins affligeante. Le palais de l'Institut était en communication avec le grand jardin de Cassim-Bey : là se réunissaient chaque soir, librement et sans aucune contrainte, les membres de l'expédition. On discutait les questions scientifiques dont l'Égypte était et est encore l'inépuisable sujet; on faisait les projets de voyage; on s'échauffait parfois pour ou contre les théories et les doctrines. C'est là que brillait l'aimable esprit de Fourier, et qu'éclatait dans sa force l'imagination de Monge et son discours plein de feu, que tempérait la douce et noble gravité de Berthollet. Le jardin de Cassim-Bey était notre jardin d'*Academus* et ses acacias étaient nos platanes. Plus d'une grande pensée, plus d'une idée vraiment philosophique, plus d'une découverte scientifique y ont pris naissance. On se flattait alors de jeter les fondements d'une nouvelle école d'Alexandrie, qui, partie d'un point plus avancé, pouvait un jour effacer l'ancienne. Gaîté, franchise, échange de projets, de vues et de pensées, voilà ce qui remplissait nos douces promenades. Le souvenir de ces délicieux entretiens ne doit pas périr; c'est lui qui a maintenu entre les membres de l'expédition savante la sympathie qui les unit tous depuis quarante ans.

Denon avait été l'heureux précurseur de ses collègues : il fut bientôt suivi d'une réunion de six voyageurs qui recueillirent le fruit des victoires de Desaix : Girard, Jollois, Devilliers, Rozière, Dutertre, Duchanoy, trouvèrent plus de sécurité dans la Haute-Égypte; leur moisson fut des plus riches. Denon avait aperçu un monument astronomique, ils en observèrent quatre; il avait dessiné les aspects des monuments, ils les mesurèrent; il avait vu Thèbes en courant, ils y séjournèrent des mois entiers. Ce qu'un artiste n'avait pu faire, l'ingénieur en chef Girard le fit, c'est-à-dire l'étude du régime du Nil et du système d'irrigation, en même temps que du mode et du produit

des cultures. Le général Belliard (*voy.*), aussi zélé pour la protection des découvertes qu'il était brave et habile pour la direction militaire, secondait nos amis avec une bienveillance infatigable.

La découverte des vestiges du canal antique qui faisait communiquer les deux mers, a cela de particulier qu'elle appartient à Bonaparte lui-même, qui les aperçut le premier. Il voyageait dans l'isthme de Suez, accompagné de Monge, Berthollet, Costaz et Lepère, directeur des ponts et chaussées. S'étant aventuré tout seul assez loin dans le désert, il s'écria tout d'un coup : « Monge, nous sommes en plein canal! » Il se trouvait, en effet, au milieu de l'ancien lit; les ordres furent donnés et les ingénieurs suivirent aisément les traces jusqu'au Nil.

Il est impossible, dans cette relation succincte, de mentionner tous les voyages de découvertes, celui de Raffeneau entre le Nil et la mer Rouge, à Gebel Dokhan, ceux de Girard et Martin dans le Fayoum, etc. Pendant le même temps, on étudiait dans toutes ses parties cette grande ville du Caire, la seconde de l'empire othoman, mais la première de l'ancien empire arabe; ses monuments admirables, sa population, ses races diverses, ses richesses de tout genre, et jusqu'à son industrie qui est loin d'être méprisable.

L'expédition de Syrie avait pris fin ; le général Bonaparte venait de recevoir la nouvelle du prochain débarquement d'une armée turque sur les côtes d'Égypte, et, presque au même instant, des nouvelles d'Europe. Il devait se porter sans délai sur le point menacé : sa résolution fut bientôt prise. C'est alors qu'il gagna la mémorable victoire d'Abonkir (*voy.*). Il revint triomphant et bientôt conçut le dessein du retour; mais en même temps il eut la pensée de faire explorer la Thébaïde par deux commissions complètes. Le jour de leur départ était réglé et très prochain, quand lui-même se décida à quitter l'Égypte. Fourier devait diriger une commission, et Costaz l'autre; eux-mêmes n'étaient pas dans le secret du général.

Aucun de nous ne pouvait croire au départ de Monge et de Berthollet pour la France; mais le général Bonaparte les emmenait en effet avec lui, et il les emmenait seuls de toute la commision des sciences. Le secret fut bien gardé : la scène nocturne qui se passa alors est une des plus dramatiques qu'on puisse imaginer; nous n'essaierons pas de la peindre. Des paris furent échangés, paris qu'on ne pouvait juger que deux mois après, parce que la nouvelle ne pouvait plus nous rejoindre qu'aux cataractes. Nous remontions rapidement le Nil, poussés par un bon vent vers le nord; et Bonaparte et sa suite s'éloignaient en sens contraire non moins rapidement: c'est donc aux frontières de la Nubie que nous sûmes la vérité.

Mais qui pourrait trouver des paroles pour rendre les impressions des voyageurs à l'aspect des prodiges de Thèbes (*voy.*)? Celle que nous ressentîmes le premier jour fut d'autant plus vive et plus profonde que la visite ne dura que trois heures : il fallait regagner le Nil et rejoindre l'expédition. On ne vit qu'un de ces sites magiques, mais ce point était Karnak (*voy.*), c'est-à-dire ce que les hommes ont fait de plus grand en architecture comme en sculpture monumentale. C'est au retour que l'on observa et qu'on put étudier à fond tous les quartiers de la ville aux cent portes, et tous ses monuments un à un, et ces ouvrages souterrains, ces hypogées, non moins étonnants que les constructions élevées sur terre. Partout l'imagination est dépassée; Bossuet, qui, avant qu'on eût mesuré Thèbes, semblait avoir exagéré, paraît pour ainsi dire froid, quand on a touché ces merveilles*.

En passant à Tentyris (*voy.* Denderah) avant Thèbes, puis à Latopolis audelà, Fourier fut frappé de la différence du point de départ des quatre monuments astronomiques : cette remarque était capitale; il appartenait de la faire à un homme aussi plein de sagacité. Les conséquences de cette observation ont été jugées diversement, mais personne n'a pu en nier la portée. Les monuments d'Esneh, de Denderah, d'Edfou, d'Antæopolis, d'Ombos et de tant

(*) Qui ne sait que l'armée d'avant-garde de Desaix et Belliard, saisie par l'aspect de Thèbes, fut comme transportée d'admiration et fit entendre un long applaudissement?

d'autres lieux forment pour ainsi dire un cortége aux beautés de Thèbes ; les uns brillent par la grandeur de la disposition, les autres par la pureté de la décoration ou par le style de la sculpture; plusieurs rivalisent par la magnificence et la richesse. Il n'est pas jusqu'aux hypogées d'Élethyia et de Beny-Hassan qui ne puissent être comparés, sous un rapport, aux splendides hypogées de la ville royale ; en effet, on y trouve la peinture naïve et complète de la vie civile, l'Égypte avec ses arts et ses coutumes, les usages domestiques, les procédés de l'industrie, les travaux de l'agriculture, le commerce et la navigation ; il est même un de ces monuments taillé dans le roc qui semble démontrer de la manière la plus palpable que l'Égypte a été le berceau de l'architecture grecque; les colonnes sont de l'ordre dorique, et elles ont précédé Périclès peut-être de vingt siècles.

C'est principalement aux hypogées de Thèbes que l'expédition fit une ample récolte de papyrus. Denon le premier recueillit un de ces monuments écrits, qu'il appela *frêle rival des pyramides*, figure un peu hasardée qu'il faut pardonner à l'enthousiasme d'un découvreur. Nous dépouillâmes un grand nombre de momies pour augmenter la moisson des papyrus: c'est de là que vient ce précieux manuscrit de 30 pieds qu'on regarde comme le rituel funéraire.

Pour procurer un bon plan de Thèbes et de ses édifices, il fallait deux choses, des opérations géométriques et de nombreuses fouilles : elles ont été faites avec suite les unes et les autres, et celles-ci ont mis au jour des statues, des colosses, des monuments de tout genre, où la matière ne le cède qu'au travail. On avait visité avant nous les monuments de Thèbes, bien des voyageurs y avaient passé, Pococke s'y était arrêté longtemps. Mais aucun n'avait eu le temps ni la puissance d'exécuter des fouilles. C'est à l'aide de ces fouilles que nous avons pu prendre des mesures précises, découvrir l'ancien sol des monuments, apprécier l'encombrement et l'accroissement du terrain par les alluvions du Nil, connaître la nature du parvis du palais et des temples, mesurer avec exactitude la hauteur des ordres d'architecture, des socles et des soubassements, trouver enfin une multitude de sculptures et d'objets antiques enfouis à une certaine profondeur; il fallait une longue station, un séjour paisible, une parfaite sécurité. Il arriva une fois que la tranchée mit à jour une série de belles statues léontocéphales, en nombre considérable, qui avaient toutes été enterrées à dessein, à une époque et pour un motif inconnus. Ces monuments et d'autres richesses nous payèrent largement de travaux assidus, et non sans fatigues ou sans danger, sous une si ardente chaleur qu'un des principaux officiers de l'armée fut frappé a mort par l'action des rayons solaires, dans la vallée des tombeaux des rois. Nous rapportâmes une tête colossale de bélier, provenant de ces animaux gigantesques, et de si haut styla, qui forment par centaines des avenues monumentales sur la rive droite. Nous trouvâmes sur la rive gauche (et sans l'emporter) le buste colossal, en beau granit rose, du jeune Sésostris; apporté depuis par Belzoni, il fait aujourd'hui l'un des ornements du Musée britannique.

Tout en faisant une abondante moisson dans la Thébaïde, les deux commissions Costaz et Fourier retrouvèrent la commission Girard déjà en possession d'une riche récolte; tous arrivèrent au Caire à peu près en même temps. Le commandement de l'armée appartenait alors à Kléber (*voy.*), homme privilégié sous plus d'un rapport, et qui avait à un haut degré le goût des beaux-arts. Sa pensée se tourna aussitôt vers l'avantage et la nécessité de prévenir la dispersion de tous ces matériaux. Aux découvertes faites dans la Haute-Égypte, il voulait avec raison rattacher celles qu'avaient faites les voyageurs sur divers points de l'Égypte inférieure et des déserts voisins. Les officiers du génie et les ingénieurs civils en mission, Malus, Lancret, Chabrol, Bouchard, avaient décrit ou trouvé des monuments importants: l'un des plus précieux de tous, la *pierre de Rosette*, avait été découvert dans une fouille par le dernier de ces officiers. Le directeur de l'imprimerie orientale tira aussitôt des épreuves du monument par le procédé typographique, et la première copie qu'on ait connue en Eu-

rope en fut portée à l'Institut de France par le général Dugua. On sait le reste.

Le vrai site de Memphis avait été reconnu dès 1798 dans la forêt de Mokhnan par un des ingénieurs-géographes; depuis, l'Institut y avait envoyé des explorateurs. Les pyramides avaient été déterminées, mesurées par Nouet, Coraboeuf, Jacotin, Jomard, Lepère. C'étaient encore d'importants travaux pour l'œuvre méditée par le général Kléber; il en était de même des découvertes faites dans le Fayoum, au lac Mœris et à l'emplacement du Labyrinthe, de la reconnaissance des lacs de Natroun et de la mer sans eau par Fourier, Berthollet, Andréossy, Redouté, Duchanoy, Regnault. On devait y joindre le voyage au mont Sinaï, par Rozière et Coutelle, les opérations géographiques du colonel Jacotin en Syrie, depuis l'Égypte jusqu'à Tyr et de Tyr au Jourdain, et tous les travaux du même genre faits dans la Haute et dans la Basse-Égypte par les ingénieurs géographes et autres, les opérations en Nubie par le capitaine du génie Legentil; enfin et surtout, la reconnaissance et les nivellements de l'ancien canal des deux mers par les ingénieurs des ponts et chaussées; ces derniers travaux avaient été faits par ordre du général Bonaparte et devaient être suivis d'un projet complet du rétablissement de ce grand ouvrage, combiné avec la canalisation de l'Égypte inférieure, de manière à mettre en rapport permanent la mer Rouge et Alexandrie.

Nous n'avons rien dit encore de l'étude de l'Égypte moderne. Elle n'avait pas été négligée par les savants et les artistes de l'expédition; histoire, lois, mœurs, usages et coutumes (traités par Fourier, Delaporte, Gloutier, Chabrol); industrie, beaux-arts, architecture, portraits (par Conté, Villoteau, Fèvre, Jollois, Devilliers, Protain, Balzac, Cécile, Redouté, Dutertre); agriculture, commerce, administration (par Girard, Reynier, Lancret, Gloutier, Estève); population, poids et mesures, monnaies (par Du Bois-aymé, Jomard, Jaubert, Costaz, Samuel Bernard....). Tout le monde sait que la description physique du pays, branche à part, a été exploitée avec un succès complet par les naturalistes de l'expédition; les zoologistes Geoffroy et Savigny; Delile le botaniste; les minéralogistes Rozière et Dupuis; l'avant-dernier avait succédé à Dolomieu et Cordier, partis dès le commencement. Leurs collections ont enrichi les musées, leurs mémoires, leurs découvertes sont connues de toute l'Europe. Tels étaient les sujets qui devaient être traités dans un commun ouvrage, et les matériaux destinés à former l'édifice préparé par Kléber.

Dans ses instructions à son successeur, Bonaparte l'avait autorisé à traiter pour l'évacuation après une perte de 1,500 hommes, et à renvoyer en France les membres de la commission scientifique dès leur retour de la Haute-Égypte. Le traité conclu à cette époque par Desaix et Poussielgue donna le moyen au général en chef de réaliser cette dernière prescription : une grande partie des membres furent réunis par ses ordres à Alexandrie; il disposait tout pour leur départ, lorsqu'un manque de foi de l'amiral Keith vint tout changer. La victoire éclatante d'Héliopolis (*voy.*) fut la réponse de Kléber à un acte odieux. Mais bientôt les lauriers furent changés en cyprès : un attentat mit fin aux jours du vainqueur.

La mer étant désormais fermée, la commission des sciences est rappelée au Caire; la chance des combats et d'un exil sans terme recommence. Menou (*voy.*) succède par droit d'ancienneté plutôt que par droit de mérite : il n'a pas la confiance de l'armée; mais Reynier, appelé par l'opinion, se résigne à obéir. Menou, défiant et jaloux, prend des mesures violentes qui achèvent d'aliéner les hommes éminents de l'expédition. On sait comment il perdit la bataille du 30 ventôse. La commission part du Caire, après avoir essuyé plusieurs pertes douloureuses, au milieu d'une peste des plus violentes, qui, dans cette ville, enlevait par jour près de cent Français et mille habitants. Coquebert venait d'y succomber, comme Beaudart l'année précédente; l'auteur de cet écrit partageait à bord sa couche et ses provisions avec Le Rouge, le littérateur, déjà frappé; celui-ci meurt en arrivant. D'autres de nos amis avaient déjà été atteints du fléau, entre autres Malus, que la peste visita deux fois. Pour comble de maux, en approchant

d'Alexandrie, nous sommes arrêtés par une sorte de mer artificielle que les Anglais avaient, pour ainsi dire, créée afin d'isoler la ville; ils avaient trouvé convenable, pour attaquer Alexandrie avec leurs vaisseaux par le midi comme par le nord, de couper la digue du lac Madiéh, et de jeter par la coupure les eaux de la Méditerranée dans l'ancien lac Maréotis. A sec depuis longtemps, mais jadis arrosé par les eaux du Nil, et produisant sur ses rives délicieuses le fameux vin maréotique, ce lac était alors misérablement rempli par l'eau amère, dans l'espace de plus de 25 lieues, et les terres de 40 villages étaient inondées et perdues!

A peine arrivés, commence le siége d'Alexandrie; déjà le blocus était établi sévèrement. La commission des sciences demande à profiter de ses passeports: le général résiste; mais, contraint de céder aux vives représentations de Fourier et de tous les chefs des corps scientifiques, il se décide. A d'odieuses menaces succède une résolution peu honorable: il nous retire la protection française. Il exige que tous les dessins, les manuscrits, les collections, les objets scientifiques restent à Alexandrie; les uns obéissent à ces ordres, les autres les éludent. La commission est embarquée sur le brick *l'Oiseau*: le vent favorable la fait attendre un mois; enfin elle part, elle porte avec elle ses papiers, ses portefeuilles, ses collections, avec les monuments antiques les moins encombrants. On est déjà en pleine mer; échapper à la croisière anglaise n'était pas possible; on est hélé par le commandant de *l'Ajax*, le contre-amiral Bickerton; il en réfère à l'amiral Keith, qui déclare, malgré les passeports, que *l'Oiseau* est compris dans le blocus; il s'oppose au passage et fixe une heure pour rentrer dans le port. Sidney Smith quitte son vaisseau et vient nous offrir son secours. Il faut rentrer; nous sommes ramenés vers le port par un bâtiment de convoi qui a ordre de tirer sur nous en cas de résistance. *L'Oiseau*, rentré en rade, est arrêté par les batteries françaises, un bâtiment de guerre s'avance et nous présente son travers; l'ordre était donné de tirer à boulet : nous avions, disait-on, communiqué avec l'ennemi. Le commandant fait signal que cinq minutes sont données au brick pour sortir; il a la montre à la main. La moitié des passagers veut braver ce danger, l'autre veut épargner un crime à des Français: le second avis prévaut et l'on retourne en pleine mer vers l'amiral anglais. Qu'espérait-on? Fléchir son opiniâtreté? c'était impossible; après deux semaines, après bien des nuits de la plus vive anxiété, *l'Oiseau* est reconduit dans le port d'Alexandrie, sous la même menace que la première fois; enfin Menou le reçoit et nous débarquons.

A partir de ce jour, le siége se resserre et tous les maux qu'il mène à sa suite pleuvent en foule, les maladies, la famine et tout son cortége; ceux qui avaient conservé le plus de courage et de présence d'esprit, mettaient leurs matériaux en ordre, rédigeaient leurs mémoires et leurs dessins; il fallait concilier tout cela avec le service de la place. On n'avait pas oublié d'enrégimenter l'Institut dans la garde nationale, les vieillards comme les autres; tous étaient assujettis aux plus rudes privations. Mais les souffrances les plus dures ne venaient pas de l'ennemi: c'était le traitement injuste que nous faisait essuyer le général français. Enfin, après plus de quatre mois, sur la nouvelle que le Caire a obtenu par les soins de Belliard une capitulation honorable, Alexandrie, réduite à une position bien pire que celle du Caire, succombe à son tour: Menou capitule; malheureusement pour l'Institut, il néglige de prendre les mesures convenables pour conserver à la France les dépouilles scientifiques de l'expédition. Qui croirait que la *pierre de Rosette* servait pour ainsi dire de seuil à sa tente? M. Hamilton et les négociateurs anglais étaient comme obligés de marcher dessus en entrant chez le général. Tous les monuments rassemblés sur les deux vaisseaux vénitiens, *le Causse* et *le Dubois*, devinrent ainsi la proie de l'armée anglaise; là se trouvaient les deux obélisques du Caire, deux sarcophages du même lieu, le superbe sarcophage en *breccia verde* d'Alexandrie (le prétendu tombeau d'Alexandre); la tête de bélier de l'avenue de Thèbes, le poignet colossal de Memphis en granit

rose, la statue d'Abydus, et tout ce que nons avions en tant de peine à recueillir et à transporter. Tout ce riche butin ne coûta d'autres peines aux commissaires anglais, qne de le demander. Ils demandèrent aussi les collections d'histoire naturelle; mais les naturalistes montèrent sur leurs caisses et déclarèrent qu'ils ne s'en sépareraient jamais, dussent-ils les accompagner jusqu'à Londres, ou que, s'ils y étaient contraints, ils les jetteraient à la mer. Ce fut encore là une rude épreuve pour nous; après tant de traverses, perdre encore le fruit de tant de travaux, de sueurs et de fatigues, c'était le comble à tous les maux! La fermeté des membres de la commission réussit; pnis on les distribua sur une douzaine de bâtiments grecs et anglais; le départ s'effectua le 1er vendémiaire an X, et l'on arriva à Marseille en brumaire et frimaire, quarante-deux mois après le départ de Toulon.

Jusqu'au jour où le premier consul Bonaparte ordonna l'exécution d'un ouvrage national, renfermant toutes les observations de la commission des sciences et arts d'Égypte, il n'y a rien qni mérite d'être raconté; mais ici commence une nouvelle ère pour elle. Le ministre Chaptal soumet au général Bonaparte un décret d'organisation; le corps se constitue une seconde fois à Paris, et cette fois en une sorte de tribunal pouvant admettre ou rejeter les matériaux qui doivent entrer dans la construction de cet édifice littéraire. Berthollet est nommé président; Conté, commissaire chargé de la direction des travaux de gravure et de l'impression de l'onvrage; Lancret, secrétaire de la commission exécutive. Les autres membres de la commission spéciale sont Monge, Costaz, Fonrier, Girard, Desgenettes. Fourier, quoique appelé à la préfecture de l'Isère, est désigné pour faire le discours préliminaire. Toutes les semaines, la commission d'Égypte s'assemble pour discuter sur les matériaux qui doivent être admis, pour écarter les doubles, et choisir entre tous; on entend les rapports sur les mémoires; les autenrs, écrivains ou artistes, tous honorés de contribuer à l'érection d'un monument national, animés d'un même zèle et brûlant tous de hâter la publication, font sans peine les sacrifices d'intérêt ou d'amour-propre qu'elle nécessite. Conté se signale par une activité prodigieuse : c'était le même homme qui, au Caire, refaisant ce qu'avait défait l'insnrrection, créait des outils plus parfaits que ceux qu'il avait perdus. Il crée, en effet, une machine à graver qui devait épargner un cinquième de la dépense et la moitié du temps. En deux ans, cent gravures sont déjà prêtes. Les travaux de l'ouvrage avaient commencé en 1803; le 17 décembre 1805, Conté succomba à la fatigue et à une maladie de cœur. Lancret lui succède en qualité de commissaire dn gouvernement, et il est remplacé comme secrétaire par l'auteur de cet écrit. Lancret, à son tour, est attaqué d'une maladie aussi grave et meurt, bien jeune encore, hélas! le 17 décembre 1807, regretté comme son prédécesseur pour de vrais talents et des qualités non moins rares. Celui qui écrit ces lignes l'avait secondé de tous ses efforts pendant deux ans; il n'avait rien ménagé pour que dès le 1er janvier 1808 son ami, quoique malade, pût présenter à l'empereur, avec la commission d'Égypte, une partie notable de l'onvrage et un volume complet de gravures. Lancret ne put prendre vivant sa part de cet honneur. La commission présenta tout ce qui était prêt. L'empereur montra sa satisfaction du plan et de l'exécution de l'ouvrage, et à la fin de 1808 parut une livraison complète, le cinquième de l'ouvrage, 200 planches et 4 demi-volumes de mémoires. On sait que le texte de cet ouvrage se divise en quatre parties : deux sur les antiquités, une sur l'état moderne du pays, et une sur l'histoire naturelle. La première partie des antiquités est descriptive : c'est un recueil de faits et d'observations; la seconde renferme les recherches, c'est-à-dire des mémoires de discussion où les auteurs cherchent à tirer les conséquences des faits observés; cette partie de discussion et de dissertation est constamment séparée : nous nous sommes toujours astreints à cette règle ponr les antiquités. Les gravnres sont également divisées en quatre parties : les anciens monuments, les monnments modernes avec tout ce qui regarde l'état actuel, l'histoire na-

turelle, c'est-à-dire cette branche qui se rapporte à tous les temps; enfin l'atlas géographique et topographique.

Nous ne nous étendrons pas davantage ici sur la composition ou l'exécution d'un ouvrage qui est suffisamment connu; mais ce que généralement on ignore, c'est l'activité incessante qu'on a mise aux travaux de la publication, quoiqu'elle ait été exécutée à cinq fois et qu'elle ait exigé 23 ans; puis que les 900 planches de l'ouvrage renferment 4,000 dessins, et qu'une grande partie a exigé une fabrication spéciale de papier et des presses inusitées. On peut dire sans exagération que 300 personnes y ont été employées, en outre des voyageurs; vingt laboratoires étaient comme en permanence à Paris; un certain nombre de collaborateurs étaient répandus dans les provinces et à l'étranger.

A l'arrivée des étrangers dans la capitale, en 1814, il fallut interrompre l'ouvrage, mettre en sûreté les cuivres en toute hâte, surtout ceux du grand atlas géographique en 53 feuilles. La paix conclue, on se souvint des lacunes que laissait dans l'ouvrage la spoliation qui avait frappé, en 1801, la commission d'Égypte. L'auteur de cet article fut envoyé à Londres en 1814, avec une mission du ministre de l'intérieur pour prendre des empreintes ou des copies de tous les monuments enlevés à l'armée d'Orient : ce travail dura trois mois, et pendant ce même temps recommença la guerre par suite des événements de mars 1815. Nouvelles tribulations, nouveaux sujets de retard pour l'ouvrage! A la seconde occupation, il y avait des motifs encore plus impérieux pour soustraire aux étrangers les planches de l'*Expédition d'Égypte*. Après la crise passée, autre danger! Les finances de la France étaient engagées dans mille dépenses plus urgentes; cependant Louis XVIII donna des ordres pour que la publication fût protégée et continuée. L'empereur avait reçu deux parties de l'ouvrage en 1809 et en 1813; le roi reçut la troisième en 1817, et la quatrième en 1821; la dernière fut présentée à son successeur en 1825. Cependant l'ouvrage manque de table des matières; et s'il est tronqué sur quelques points, il faut s'en prendre à M. de La Bourdonnaye, qui, par une mesure arbitraire, et sans consulter la commission d'Égypte, ordonna la suppression des matériaux qui étaient à l'impression. Au reste, l'ouvrage avait déjà été ralenti dès 1820 par une autre mesure prématurée, celle d'une deuxième édition, commencée avant la fin de la première.

Les travaux de l'Institut d'Égypte n'ont pas été sans fruits pour l'amélioration du pays; des germes avaient été implantés : dès 1812, ils commençaient à poindre. Un chef habile, ambitieux mais homme de génie, Mohammed-Ali (*voy.*), appela les sciences, les arts de l'Europe à rendre sa conquête plus riche et plus grande. Il s'est trouvé en France une personne de l'expédition d'Égypte dont cette pensée réalisait le vœu le plus ardent; et, en Égypte même, un représentant de la France, le chevalier Drovetti, homme du plus honorable caractère, qui désirait aussi doter cette contrée du bienfait des arts. Par cette heureuse coopération, les germes de l'expédition d'Égypte se sont réveillés et ont, en peu d'années, grandi à ce point que la face du pays en a changé tout entière. De son côté, la France a eu à s'applaudir de plusieurs importations qui ont tourné au profit de son crédit par là augmenté dans le Levant, de l'influence qu'elle a exercée sur les progrès de l'Égypte, du choix fait de ses nationaux pour opérer la réforme et répandre l'instruction. Et cet envoi d'une colonie de cent vingt Égyptiens, confiés à la France pour s'instruire dans son sein, qu'est-ce autre chose que la continuation des travaux de l'Institut d'Égypte? Il n'avait pas tort, Leibnitz, quand il conseillait à la France, il y a deux siècles, d'occuper son activité à introduire dans ce beau pays d'Égypte la douceur et la politesse de ses mœurs, la science et les arts de ses enfants! Nous nous sommes efforcés de donner quelque réalité au rêve d'un grand homme, et il s'est heureusement trouvé un Bonaparte pour y présider; des auxiliaires comme Caffarelli, Kléber et Desaix; des savants comme Berthollet, Monge et Fourier; une école enfin comme l'École polytechnique, pour fournir à l'œuvre des instruments intelligents, dévoués et infatigables. J-m-n.

IMPRIMERIE DE E. DUVERGER,
RUE DE VERNEUIL, N° 4.